

Il n'a le tort que d'être beau, riche, célèbre, et privilégiés qu'on pardonne difficilement au pays de l'égalité

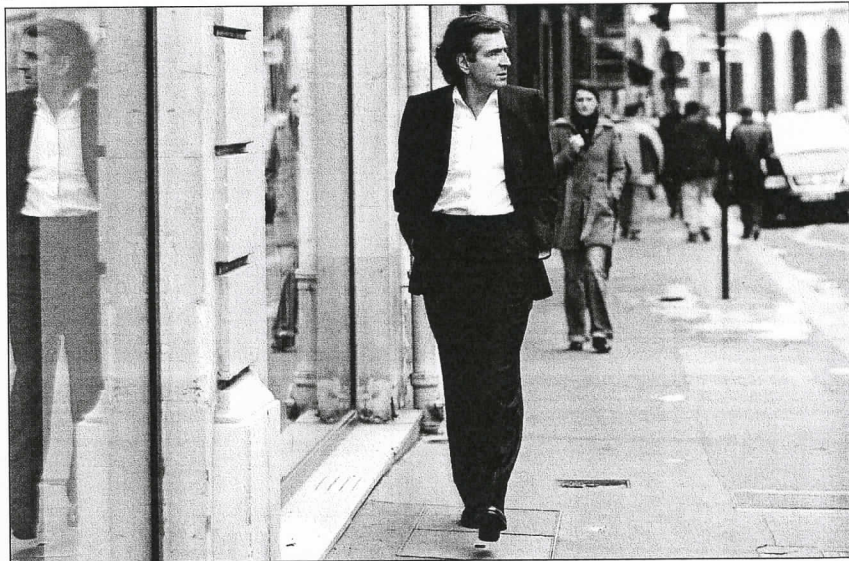
BHL a reçu à 28 ans, dès sa naissance littéraire, un formidable privilège : la célébrité. Célèbre avant 30 ans, comme Corneille, Edmond Rostand, Sarah Bernhardt, Adjani, Poivre d'Arvor. Il a rejoint la lumineuse cohorte des demi-dieux que nous admirons autant que nous les envions d'avoir échappé à notre obscure servitude. Ils ne font pas la queue le samedi matin dans la boutique du teinturier ni ne poussent un chariot au Shopi. S'y risqueraient-ils afin de savoir si c'est ainsi que les hommes vivent, on leur remplirait leur panier et les caissières s'évanouiraient de bonheur ! Dans notre société médiatique, être connu tient lieu de tout. Comme autrefois être né duc ou prince du sang. Les quartiers de noblesse ont cédé le pas aux quartiers d'Audimat. BHL ne s'est pas contenté d'un simple C.p.e. avec la gloire. Il a une célébrité durable, éclatante, administrée avec brio par un grand séducteur des médias qui a géré son capital philosophique aussi bien qu'un boursier de Wall Street gère ses stock-options. Philosophe de formation, son esprit ne s'est pas égaré longtemps dans les nuées. Et l'on pourrait reprendre pour lui ce que Léautaud disait de Cocteau, autre grand manipulateur médiatique : « C'est un poète qui connaît l'heure des trains. » BHL, qui a vécu dans la familiarité de Heidegger, de Sartre et d'Althusser, n'a pas craint comme Valéry, se délassant des affres de la pensée et des débats sur la poésie pure, de fréquenter ces duchesses omnipotentes et omniscientes de notre temps que sont les directeurs de journaux et les hommes politiques. Voilà pour les apparences !

BHL n'est cependant pas réductible à son image, comme Pierre Marcelle et les aigres censeurs de « Libération » voudraient le faire accroire. Il a un formidable appétit, une boulimie à faire des choses. Il s'est engagé dans des paris pharaoniques avec lui-même. A-t-il cédé à l'injonction que se donnait Balzac : « Il faut être le Napoléon de quelque chose. » BHL est devenu le Bonaparte de tout. Il se cherche en permanence des ponts d'Arcole et des expéditions d'Égypte. Il n'a connu qu'un Waterloo, l'échec de son journal, « L'Imprévu ». Après le succès des nouveaux philosophes, il s'est lancé furieusement dans le roman avec « Le diable en tête », dans le théâtre avec « Le jugement dernier », dans le cinéma. Puis dans le roman-reportage avec « Qui a tué Daniel Pearl ? ». Comme s'il voulait mettre ses pas dans ceux du Truman Capote de « De sang-froid ». Créant une revue, comme Sartre, allant soutenir des causes perdues en Afghanistan, ou gagnées, en Bosnie, il emprunte tour à tour leur panoplie littéraire à Lawrence d'Arabie et à Malraux. Accumulant avec frénésie les succès et les échecs, les éloges et

les blâmes, les amitiés inconditionnelles et les haïnes recuites, BHL est comme ces héros de la mythologie grecque, proies de la fatalité qui ont beau élargir les bornes de leur empire ils voient aussi s'accroître la malédiction dont ils sont l'objet. Pas moins de six biographies ont tenté de déboulonner l'idole. La dernière, « Une imposture française », tout autant que les autres, manifeste une fièvre inquisitoire. Quel triste métier d'aller chercher des poux dans la crinière du lion. Qu'a donc fait BHL pour mériter un tel traitement de la police journalistique ? Il n'a ni touché de l'argent de la Mnef ni des pots-de-vin dans l'affaire

Il pensait un peu naïvement – car ce roué, champion de l'intrigue, garde une fraîcheur juvénile – que les Américains l'accueilleraient en invité de marque et qu'il serait porté en triomphe sur la 5^e Avenue sous une pluie de confettis. Mais BHL a transporté aux États-Unis le mal français. Il croyait échapper aux querelles qui le frappaient à Paris, l'Amérique lui a renvoyé dans des espaces plus vastes en Cinémascope et en stéréophonie sa caricature française. Il a été autant applaudi que conspué.

Il me reçoit chez lui, dans un appartement qui, par sa belle apparence, ne désarmera pas ses



Cet éternel homme pressé sait aussi goûter à l'air du temps, en flânant tranquillement boulevard Saint-Germain.

des H.l.m. de Paris. Il n'a le tort que d'être beau, riche, célèbre et de ne pas s'en contenter. Ce sont des privilèges qu'on pardonne difficilement, au pays de l'égalité. Mais en quoi l'analyse de ses comptes en banque et l'énumération de ses résidences secondaires apportent-elles un éclairage sur ses écrits ? Le débat intellectuel français est-il si riche qu'il faille le réduire aux mesquines proportions d'une enquête fiscale ? Ce qui rend l'atmosphère de la critique parisienne si délétère, c'est que les places au paradis ou en enfer y sont décernées une fois pour toutes : BHL écrirait-il un navet ses partisans du journal « Marianne » l'applaudiraient à tout rompre ; nous donnerait-il un chef-d'œuvre ses ennemis l'éreinteraient sans pitié. On comprend dans ces conditions qu'il ait eu envie de prendre l'air. C'est vrai qu'il a l'avion facile. C'est son côté homme pressé, toujours sur le départ. Déjà, à l'aurore de sa vie, le Bangladesh. Cette fois, l'Amérique. On imagine bien ce qui l'a séduit dans le continent américain. Accroître son empire, conquérir un peuple jeune, ami du succès où la réussite est le meilleur passeport.

contempteurs, avides de dénoncer ses signes extérieurs de richesse. Ce n'est pas précisément un F3 et il n'est situé ni aux Mureaux ni à Clichy-sous-Bois, mais au cœur du faubourg Saint-Germain. Un salon au décor hispano-moresque un peu rococo qui est la marque d'Arielle Dombasle, un bureau beaucoup plus sobre aux murs presque nus. Des livres, beaucoup de livres. C'est là qu'habite vraiment BHL, dans sa bibliothèque, plus que dans cet appartement ou dans son riad de Marrakech. Car il a beau vivre dans des demeures luxueuses, acheter ses chemises blanches chez Charvet, il est plutôt ascétique.

Paris Match. Pourquoi ce désir d'Amérique ? Vous êtes lassé de la France ?

Bernard-Henri Lévy. Je suis lassé de ceux qui croient que la France est le centre du monde. De ceux qui croient que le monde se résume à l'Hexagone. Je suis lassé non de la France, mais du provincialisme français.

P.M. Il n'y a plus d'aventure en France ?

BHL. C'est vrai, oui, depuis que j'ai 20 ans, j'ai

et de ne pas s'en contenter. Ce sont des

PAR JEAN-MARIE ROUART, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

toujours eu tendance à penser que l'aventure était ailleurs. A tous les moments de ma vie, j'ai eu envie d'ouvrir les portes et d'aller voir ailleurs si j'y étais. Que ce soit à 20 ans au Bangladesh, ou à 57 ans en Amérique, ou à d'autres moments au Pakistan, en Afghanistan, en Bosnie et en Algérie où j'ai fait une série de reportages pour "Le Monde" qui, pour moi, ont été fondateurs: c'est là, je crois, que j'ai pris conscience du danger de l'islamisme radical.

P.M. Après votre livre sur Daniel Pearl, on a l'impression que vous vous ancrez de plus en plus dans le monde réel et que vous abandonnez l'expression romanesque.

BHL. Si par "monde réel", vous voulez dire "enquête et engagement", ce n'est pas faux. Depuis quinze ans, depuis la Bosnie qui m'a occupé cinq ans, je me sens de plus en plus requis par l'enquête, l'engagement, donc la réalité. Mais je crois que je le fais en écrivain.

P.M. Comme Malraux qui a abandonné la fiction ?

BHL. Après la guerre il y a eu, vous avez raison, un moment très énigmatique dans la vie de Malraux qui m'a toujours beaucoup intrigué. C'est ce moment – sans doute lié à la tragédie intime, aux femmes – où, en effet, il abandonne la fiction. Moi, je ne crois pas avoir abandonné la fiction. Je referai des romans, je referai des films. C'est un principe, du reste. C'est peut-être même le caractère dominant de mon être au monde. Je ne renonce jamais à rien.

P.M. Est-ce que, comme Malraux, vous accepteriez d'être ministre de la Culture ?

BHL. Ça, en revanche, non, je ne crois pas.

P.M. De qui que ce soit ?

BHL. De qui que ce soit. Pour deux raisons. Ce serait difficilement compatible d'abord avec ce que je suis. Remettre des décorations, inaugurer des monuments, voir des gens intéressants mais qui ne me passionneraient pas, je n'aimerais pas. Par ailleurs, j'ai le sentiment qu'à la place où je suis et en écrivant des livres je n'ai pas tellement moins de pouvoir qu'un homme politique. Je n'en ai pas beaucoup, mais ils n'en ont pas non plus. Et comme le pouvoir sur les choses m'importe, ce pouvoir de contribuer un tout petit peu à changer le monde, je ne veux pas y renoncer. On peut agir plus efficacement par des livres que par des règlements.

P.M. Tocqueville en évoquant l'Amérique voulait adresser un message aux Français. Est-ce votre cas ?

BHL. Oui, bien sûr. Je parle de la France autant que des États-Unis.

P.M. Quel est ce message ?

BHL. D'abord, que la démocratie ce n'est pas seulement une institution, ce sont des manières de vivre. C'est un régime au sens ancien du terme. C'est la civilité autant que le gouvernement. C'est un rapport de la société civile à elle-

même, autant que de l'État à la société. Telle est la leçon que je lis dans la société américaine et que je ne suis pas mécontent de rappeler à ce vieux pays jacobin et robespierriste, qui a un peu tendance à croire que "démocratique" se dit des seules institutions, et que, quand on a fait de bonnes institutions, on est tranquille. Les Américains nous enseignent que quand on a fait de bonnes institutions, on n'a fait que la moitié du chemin.

P.M. Cela tient à l'importance de la société civile américaine.

BHL. C'est ce que je vous dis. Pour moi, il y a deux maladies françaises: le maurrassisme et le robespierrisme. Or l'Amérique, c'est un antidote au jacobinisme, donc au robespierrisme. Et la nation la plus anti-maurrassienne par excellence c'est encore l'Amérique. N'est-elle pas fondée sur l'idée de patriotisme constitutionnel opposée à celle de la nation organique et enracinée ?

P.M. Votre livre est aussi une histoire d'amour avec l'Amérique... Est-ce que c'est le rêve d'une nouvelle vie, d'une nouvelle image, d'un nouveau public ?

BHL. D'une nouvelle image, sûrement pas. Je me fous éperdument de mon image. Nouveau public, à la rigueur. Une nouvelle vie ? Ma femme Arielle est américaine, nous allons souvent aux États-Unis, donc pourquoi pas ? Ce qui est vrai, c'est qu'il y a toujours un moment dans la vie d'un écrivain – et je pense, par exemple, à Romain Gary – où il étouffe un peu dans sa caricature. Gary, alors, a pris un pseudo. Mettons que, moi, mon pseudo c'est l'Amérique.

P.M. Les journaux américains ne vous ont pas ménagé.

BHL. Pourquoi m'auraient-ils ménagé ? La presse américaine a été globalement positive. Mais il y a eu un vif débat autour de ce livre, et même quelques fausses notes tonitruantes, comme par exemple dans le "New York Times". C'est un livre qui, en d'autres termes, n'a pas laissé les Américains indifférents. Il y a eu des pour et des contre. Et donc une vraie bataille politique autour de mes thèses. En gros les gens que j'attaque dans "American Vertigo", l'Amérique que je dénonce, c'est-à-dire le bord gauche et le bord droit de l'échiquier politique, a réagi avec virulence sur le thème: de quoi il se mêle ? Mais bon, c'est très exactement le but que je visais.

P.M. La femme de Daniel Pearl aurait dit de vous: "C'est un homme dont l'ego détruit l'intelligence."

BHL. C'est une jolie formule. Mais je ne suis pas si sûr qu'elle l'ait prononcée.

P.M. N'y a-t-il pas quand même un peu de vrai dans ce propos caricatural ?

BHL. Comme tous les mots, il a sa part de vérité mais aussi d'injustice. Prenez "American Vertigo". Le reproche que l'on pourrait faire à ce livre par rapport au genre du journal de voyage, c'est juste-



BHL a reçu Jean-Marie Rouart dans l'élégant appartement décoré par sa femme, la comédienne Arielle Dombasle.

ment que l'ego n'y est pas assez présent. Je m'efface derrière la réalité. Je me mets en retrait, je parle à peine de moi et de ce que je ressens. La vérité est que j'appartiens à cette famille d'écrivains qui pensent vraiment que le moi est haïssable. Ce que Malraux appelait "le petit tas de secrets", ce que Nietzsche appelait "le bétail intime", c'est ce qu'il y a de moins intéressant chez un écrivain. Et donc me servir de moi pour parler de moi, je ne l'ai jamais fait, je ne trouve pas cela intéressant, je suis pour la quantité maximum de masques, je suis pour la neutralisation maximale de l'affect.

P.M. Cette irritation que vous provoquez, à quoi l'attribuez-vous ?

BHL. Je n'en sais rien. J'ai toujours tendance à voir les choses par le bon côté. Et j'ai donc tendance à penser, par exemple, devant le déferlement de livres contre moi, qu'il y a des raisons dignes: un vrai désaccord sur le fond des choses, une vraie volonté de combattre par tous les moyens un homme qui dit un certain nombre de choses qui embarrassent. Une part de moi continue de penser, comme dans ma jeunesse, que tout est politique.

P.M. Est-ce que vous vous remettez en cause ?

BHL. Bien sûr, oui. Chacun de mes livres est une remise en cause du précédent. "Penser contre soi", disait Sartre, c'est la vraie tâche de l'intellectuel. C'est lutter sans cesse contre une maladie de la pierre dont il explique qu'elle est plus redoutable que l'autre parce qu'elle est logée dans le cerveau. Un intellectuel qui cesse de penser contre soi cesse de penser tout court.

P.M. Parfois, devant le tumulte que provoquent vos livres, rêvez-vous de consensus ? Auriez-vous aimé être un Abbé Pierre des lettres, un Paul Ricœur ?

BHL. Ah non, je n'aurais sûrement pas aimé être Paul Ricœur ! Il y a quelque chose dans l'exercice même de la pensée qui va avec le tumulte. Quand il y a un événement de pensée, il y a forcément tumulte.

P.M. Vous êtes allé à Guantanamo. Comment expliquez-vous que les Américains acceptent ce déni de justice permanent ?

BHL. C'est une horreur, en effet. Un scandale indigne de la démocratie américaine. C'est une honte et je n'ai cessé de le dire. Que ce soit si bien accepté, je ne l'explique que parce que la gauche américaine est en état de pré-coma.

P.M. Chirac dit dans le livre de Giesbert que quand il doit prendre une décision en politique étrangère, il s'applique à faire le contraire de ce que font les Américains pour être sûr de ne pas se tromper.

BHL. S'il a dit ça, c'est une connerie. Car parmi les bonnes choses qu'a faites Chirac, il y a les interventions en Bosnie, au Kosovo, en Afghanistan, et il les a faites main dans la main avec les Américains. Le moins qu'on puisse dire est qu'il ne s'est pas appliqué la règle à lui-même. ■